

# Ça moussse

Histoire intime  
de l'hygiène  
dans la Somme

**EXPOSITION**

Du 4 septembre  
au 14 décembre 2023

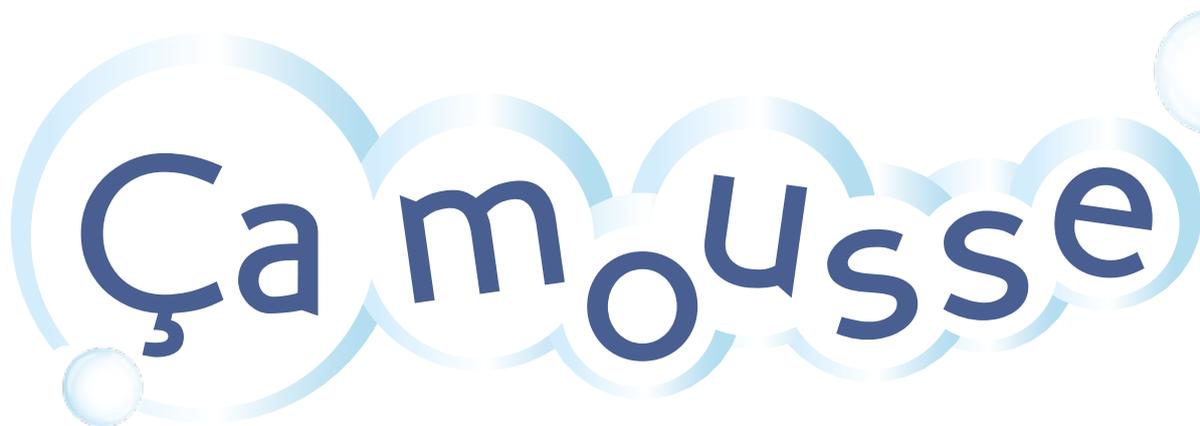
Entrée libre du lundi  
au jeudi de 9 h à 17 h



Michel Moyné - 1966

**Archives départementales de la Somme**



The title 'Ça moussse' is written in a dark blue, rounded font. Each letter is enclosed within a light blue, semi-transparent circular bubble. The bubbles are arranged in a slightly wavy line, and there are several smaller, separate bubbles floating around the main text, particularly on the right side and bottom right corner.

# Ça moussse

Histoire intime de l'hygiène  
dans la Somme



*Si pour des milliards de gens sur terre, se laver les mains, se brosser les dents, prendre une douche, aller aux toilettes sont des actes si évidents qu'ils en sont devenus banals, il n'en a pas toujours été ainsi !*

*Des thermes de l'Antiquité, retrouvés sur le sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre, aux équipements modernes voire révolutionnaires que nous connaissons aujourd'hui, le courant hygiéniste qui vit le jour au XIX<sup>e</sup> siècle et la volonté de lutter contre les épidémies, firent de l'hygiène une grande cause de santé publique.*

*Il est difficile d'imaginer notre société sans chasse d'eau, sans égouts ni eau courante. Sans toutes ces commodités auxquelles nous sommes habitués au point de ne plus les remarquer, la vie serait sûrement bien moins agréable. C'est le sens de l'excellente exposition « Ça mousse... Histoire intime de l'hygiène dans la Somme » préparée par les équipes des Archives départementales de la Somme.*

*Du 4 septembre au 14 décembre 2023, de nombreuses animations vous accompagneront : visites-conférences, ateliers en pleine conscience, lectures théâtralisées, ateliers pour le jeune public... il y en a pour tous les goûts et tous les publics.*

*Je vous souhaite un excellent plongeon dans le bain de cette magnifique exposition !*

Stéphane HAUSSOULIER  
Président du Conseil départemental de la Somme

# Présentation



Depuis de nombreuses années, il est de plus en plus reconnu que la conservation du patrimoine culturel ne consiste pas seulement à préserver les biens matériels mais également à sauvegarder et partager le patrimoine dans le but d'améliorer la vie des personnes et l'environnement. Cela implique une vision davantage proactive du patrimoine en tant qu'instrument de changement positif et de bien-être. La culture et le patrimoine culturel sont donc des déterminants fondamentaux de ce qui donne un sens à la vie.

Les Archives de la Somme ont pour objectif en 2023 de proposer dans un quotidien parfois empli de rapidité et de stress, un moment de détente pour tous les visiteurs. En conciliant culture et bien-être, tous les publics plongent dans des expériences immersives pour (re) découvrir la culture autrement, tout en restant actif. En des temps stressants où la santé mentale, affectée par le confinement, s'est nettement dégradée, les Archives de la Somme mettent un point d'honneur sur la nécessité de la culture pour améliorer considérablement le bien-être de ceux qui en profitent.

L'exposition, présentée dans le cloître du site historique de la rue Saint-Fuscien, s'inscrit pleinement dans les objectifs de l'année 2023 en traitant de l'hygiène, véritable enjeu de santé publique. Elle entend montrer les évolutions historiques et sociétales liées aux soins nécessaires à la propreté du corps dans la sphère intime.

## Les lavoirs



Beaucoup d'entre nous pensons que la lessive, avant l'invention de la machine à laver, se faisait au lavoir. Cette idée n'est vraie qu'en partie seulement.

Autrefois, laver le linge ne constitue pas une opération fréquente. Les draps et les vêtements de travail ne sont parfois lavés que deux fois par an lors de la *grande lessive*, les autres linges sont lavés au mieux toutes les semaines. L'essentiel du travail, exclusivement féminin, se déroule en plusieurs étapes. À la maison, le linge est dans un premier temps disposé à plat dans un baquet rempli d'eau tiède où il trempe durant une journée. Le jour suivant, après avoir vidé la première eau, on tend au-dessus du linge une grosse toile de lin sur laquelle on vient déposer une couche de cendres soigneusement broyées et provenant de bûches de chêne ou de fougères sèches. Cette cendre riche en carbonate de potassium est connue depuis l'Antiquité pour son pouvoir nettoyant. On verse ensuite sur cette couche de l'eau chaude mais non bouillante afin de ne pas cuire les taches et on laisse tremper le linge dans cette infusion jusqu'au lendemain. Le troisième jour les femmes transportent le linge à la rivière, à la mare ou à la source, pour le rincer en le battant dans l'eau claire. Essoré, le linge est rapporté à la maison où il est étendu sur l'herbe, sur une haie ou bien encore disposé à cheval sur une cordelette pour y être séché.

Le lavoir s'établit, après la Révolution, sur le principe gratuit et égalitaire d'accès à l'eau. Les points d'eau claire ne servent pas qu'à la lessive, on y vient également s'approvisionner en eau pour divers usages et très souvent l'eau est souillée. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> un besoin



d'hygiène croissant se fait sentir face aux épidémies. Afin de supprimer au plus vite ces causes d'infection, l'édification de lavoirs s'impose. La pureté de l'eau devient un impératif. Le 3 février 1851, la loi sur l'établissement des bains et lavoirs publics vote un crédit pour que soit subventionnée à hauteur de 30 % la construction des lavoirs communaux. Chaque nouveau projet de construction d'un lavoir est financé à hauteur de 20 000 francs. Malgré les sommes importantes à trouver pour financer la construction de ces installations, de nombreuses communes, même modestes, engagent des travaux sous le contrôle de l'administration départementale. La loi



impose une procédure définie : délibération du Conseil municipal, choix de l'architecte, soumission des entreprises avec adjudication sur rabais à la chandelle, réception des travaux avec validation préfectorale pour chacune des étapes. Cette procédure entraîne une certaine similitude de conception et de matériaux. Les lavoirs sont aménagés de telle sorte qu'ils ne servent pas uniquement de lieu pour le rinçage du linge. Le fond du bassin est parfois dallé et les côtés sont quelquefois dotés de banquettes pour y déposer le linge et les paniers. Le sol du pourtour est cimenté afin que les petites caisses sur lesquelles s'agenouillent les femmes ne soient plus posées à même le sol dans la boue. Certains d'entre eux sont couverts d'un toit protégeant ainsi les femmes des intempéries et disposent de plusieurs bassins pour les différentes étapes de la lessive et du rinçage. De nombreuses municipalités du département s'équipent de ces lieux

aménagés. Afin de rendre le linge bien blanc des boules bleues à base de bleu de méthylène, sont plongées dans l'eau. Parfois des rhizomes d'iris sont utilisés pour parfumer le linge.

Les lavoirs jouent un rôle social important ; ils constituent en effet un rare lieu dans lequel les femmes peuvent se réunir et échanger. De plus, le nettoyage du linge est physiquement difficile et le fait de le pratiquer de façon collective rend la tâche plus supportable : les femmes s'entraident, discutent, plaisantent ou bien encore chantent.

L'âge d'or des lavoirs dure un peu plus d'un siècle. Leur utilisation est progressivement abandonnée au XX<sup>e</sup> siècle pour laisser place, dans un premier temps, aux lessiveuses métalliques, inventées en 1856, puis aux machines à laver, à partir des années 1950-1960.



# LAVER SON LINGE SALE

## Les machines à laver

**Saden**  
MACHINE A LAVER  
*le linge*  
RÉFRIGÉRATEUR  
MACHINE A LAVER  
*la vaisselle*  
RADIATEUR

I. P. A. M. - Solay (S.-et-O.)

Les sources divergent quant à la date d'invention de la première machine à laver le linge. En effet, certaines attribuent l'invention de cet appareil à l'allemand Jacob Christian Schäffer en 1767 alors que le premier brevet est déposé le 31 mars 1797 par l'américain Nathaniel Briggs.

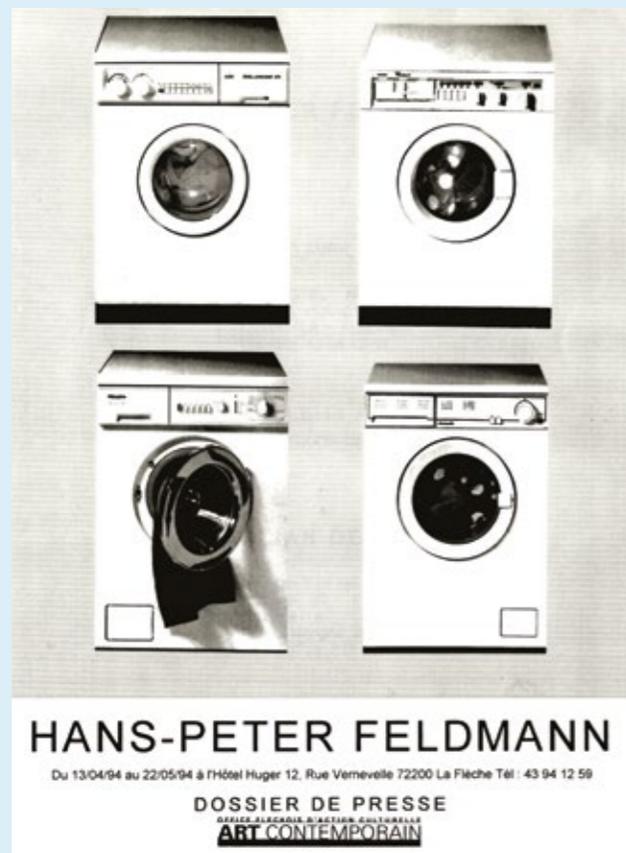
Les premières machines adoptent des formes relativement proches de celles des machines agricoles et tentent de reproduire les gestes humains. On s'ingénua à imiter les frottements de la laveuse sur une planche. La baratte semble avoir servi de modèle aux premières machines, soit dans la forme, soit dans le mécanisme : la baratte avec un agitateur en bois à fût évasé, la baratte normande, à tonneau horizontal fonctionnant avec une manivelle et la baratte avec manivelle placée sur un engrenage. Ce dernier type de baratte inspira dans le Nord de la France la production d'une machine composée d'un bac en bois, d'un agitateur à cinq branches fixé sur le couvercle et que l'on faisait tourner dans un sens puis dans un autre à l'aide d'une grande roue placée sur le côté. Ces premières machines manuelles sont alors fabriquées à Wattlelos. Une essoreuse jouxte la machine.

L'essor de la machine à laver et ses améliorations techniques se poursuivent durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. En 1843, le canadien John E. Turnbull invente la première machine à rouleaux. En 1851, James King propose la première machine à tambour. En 1866, les premières machines mécaniques manuelles font leur apparition sur le marché anglais. En France, la première invention remarquable est celle de François Proust, qui met au point en 1870 la lessiveuse. En plus de laver le linge, la vapeur, générée par l'appareil

rempli d'eau posé sur le feu, stérilise le linge. Au début du XX<sup>e</sup> siècle les produits français sont encore peu novateurs. Alors que les Américains proposent dès 1902 une machine à laver manuelle, dotées d'un agitateur, en tôle émaillée, le catalogue de la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Étienne (*Manufrance*) propose encore en 1908 aux consommateurs des planches à laver, des baquets et des lessiveuses. Il faut attendre 1926 pour que *Manufrance* propose ses premières laveuses automatiques et des machines à laver en tôle galvanisée avec un tambour perforé. Le premier brevet d'invention déposé en France auprès de l'Institut national de la propriété industrielle date du 26 avril 1904.

Son inventeur, Monsieur Hémin, propose alors un tonneau de bois à double fond, doté de parois en relief et d'un agitateur actionné par une manivelle. Le linge est déposé dans le tonneau sur lequel on verse de l'eau chaude, on l'agite puis on le vidange. La machine ne chauffe pas l'eau, ne rince pas et n'essore pas. En 1910, le premier brevet de machine à laver électrique est déposé aux États-Unis par Alva John Fisher. Le moteur n'est cependant pas encore étanche et les courts-circuits sont fréquents. En France il faut attendre la Foire de Paris de





1920 ou 1930, selon les sources, pour que soit présentée pour la première fois au public français la première machine à laver à moteur électrique. En 1937 est mise au point la première machine à laver moderne. Ce nouveau modèle, inventé par l'américain John Chamberlain, lave, rince et essore. Le choix de battre le linge sans le déchirer n'est résolu définitivement en France que dans les années 1960 où le tambour horizontal est adopté. La technique d'essorage a été la plus difficile à adapter dans une seule et même machine. Bien que le moteur électrique à deux vitesses soit inventé en France en 1925 (brevet du 26 mars 1925), le chemin a été long avant qu'il ne soit utilisé dans la machine à laver. Il a fallu résoudre le problème de son volume mais également celui de sa suspension pour stabiliser la machine pendant l'essorage. La séparation du système de lavage et d'essorage a existé jusque vers la fin des années 1950. L'essoreuse a longtemps été un appareil électroménager que l'on pouvait acheter séparément. On remarque également que l'essorage centrifuge n'a pas bonne presse chez les ménagères françaises qui lui reproche d'user le linge et de l'enrouler sur lui-même. Seule la marque française Conord propose dès 1931 une machine avecessoreuse incorporée.

En décembre 1948 est créée, en France, la société Laden par Charles Boutelleau, Émile Furn et Pierre Buchet. Cette nouvelle société d'appareils électroménagers doit son nom à la contraction des premières syllabes du nom de jeune fille et du prénom de l'épouse de Charles Boutelleau, à savoir **LA**tour **DE**nise. Cette toute nouvelle société rachète, en 1958, à Amiens le site industriel de l'établissement *La France*, spécialisé depuis 1910 dans la production de machines agricoles. La fabrication amiénoise de machines à laver le linge est lancée. En 1961, le groupe Philips entre dans le capital de la société et la production se cristallise autour de deux modèles phares ; *l'inclimatique* à chargement frontal et la *Babette* à chargement par le

dessus, facilement intégrable dans les petits intérieurs puisque ne mesurant que 40 cm de large. En 1961, Laden propose la *Super Babette*, entièrement automatique. En 1984, l'usine amiénoise se lance dans la production du modèle T 12 qui, selon les publicités de l'époque, propose une confiance absolue avec *son bloc laveur suspendu par quatre combinés amortisseurs, et qui jouit d'une stabilité exemplaire*. Laden devient peu à peu la marque d'entrée de gamme du groupe en France. Combinant pré-lavage, lavage, chauffage, essorage, sans manipulations intermédiaires et avec un choix de programmes variés en fonction des textiles, les Français s'équipent de plus en plus en machine à laver. En 1977, 77 % des foyers en possèdent une. En 1989, le site amiénois devient propriété du groupe américain Whirlpool, fondé en 1911. L'usine est alors réorganisée pour se lancer à la conquête du marché européen. Étendu sur plus de 130 000 mètres carrés, le site produit annuellement 400 000 lave-linges. Le site de production amiénois est officiellement baptisé Whirlpool France-Centre électroménager d'Amiens. En 1994, le centre amiénois accueille la production de sèche-linge alors produits en Allemagne. Quatre ans plus tard l'entreprise compte 1 000 employés et 850 000 pièces sont fabriquées. Un nouveau modèle de lave-linge à chargement par le dessus est lancé en 1999. La production est alors florissante si bien qu'en 2000, l'entreprise fait venir sur le site amiénois son principal fournisseur en plastique, le sous-traitant Prima France. En 2002, Whirlpool Corporation annonce la délocalisation de la production de lave-linges à Poprad en Slovaquie. S'en suivent de nombreux licenciements. Un nouveau plan d'investissement est mis en place entre 2002 et 2004. Afin de réduire encore plus les coûts de production, il est décidé, en 2008, de réorganiser les chaînes de production, de modifier le temps de travail en instituant le « 3X8 » et de licencier de nombreux salariés. De 2010 à 2015 de nouveaux modèles de sèche-linges sont produits et le groupe investit

plusieurs millions d'euros pour améliorer le process et proposer de nouvelles gammes de produits. En 2017 Whirlpool annonce la fermeture de l'usine d'Amiens au 1<sup>er</sup> juin 2018 et la délocalisation de la production à Lodz en Pologne. L'affaire devient alors nationale et les candidats à l'élection présidentielle se rendent à Amiens à la rencontre des salariés sous le feu des journalistes. Les syndicats parviennent à obtenir auprès de la firme Whirlpool des indemnités conséquentes pour les salariés. Dès les années 1960, les constructeurs essaient de proposer des machines de moins en moins énergivores. En 1976 est créé le cycle Eco et certains fabricants proposent à partir de 1985 le réglage automatique de la charge. De nos jours, les constructeurs proposent des modèles parfois connectés, voire recyclables. La production d'une machine à laver est aujourd'hui pensée par les industriels comme celle d'une voiture : respect de l'environnement et recyclage des appareils usagés.



# LAVER SON LINGE SALE

## Les pressings - Nettoyage à sec

Le pressing est un établissement où l'on apporte ses vêtements pour qu'ils soient repassés à la vapeur. Le nettoyage y est rapide et économique et permet de traiter un grand nombre de vêtements de façon industrielle. Ces établissements proposent également de nombreux autres services comme des services de blanchisserie, de teinturerie ou de nettoyage à sec.

Procédé de nettoyage du linge par lequel l'eau est remplacée par un solvant, le nettoyage à sec est découvert par Jean-Baptiste Jolly au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce dernier, par mégarde, répand sur une robe de l'essence de térébenthine et de l'alcool et constate que ce mélange nettoie au lieu de tacher. À la suite de cette découverte, il ouvre le premier établissement de nettoyage à sec à Paris en 1855. Les machines utilisées pour le nettoyage à sec ressemblent aux machines à laver grand public à l'exception qu'elles fonctionnent en circuit fermé ; le solvant est récupéré, filtré et réutilisé. Les produits utilisés sont hautement inflammables et en 1897 ils sont remplacés progressivement par le tétrachlorométhane. Ce dernier s'avère très dangereux pour les voies respiratoires et à partir de 1918 la profession va utiliser le trichloroéthylène qui est lui-même remplacé par le perchloroéthylène, ou plus communément *perchlo*, solvant puissant assurant un nettoyage efficace. Toxique et cancérigène, le perchloroéthylène est classé par l'Union européenne comme nuisible à la santé et dangereux pour l'environnement. Du fait de sa dangerosité, l'installation de nouveaux pressings est limitée en France depuis le 1<sup>er</sup> mars 2013. Aucune nouvelle machine utilisant le *perchlo* ne peut être installée dans des locaux contigus à des locaux d'habitation. Chaque

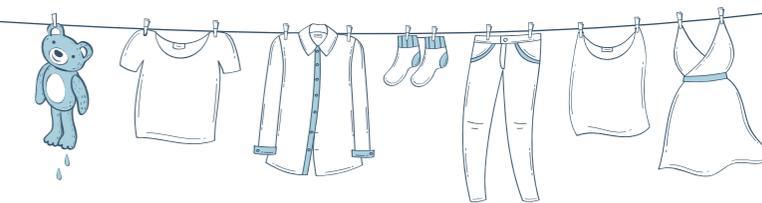
utilisateur doit suivre une formation obligatoire adaptée à la manipulation du produit.

Le nettoyage à sec est aujourd'hui encadré et représenté par plusieurs syndicats professionnels : la Fédération nationale des pressings, la Fédération française des pressings et blanchisserie et la Fédération nationale de l'entretien des textiles. Le département de la Somme compte aujourd'hui un peu plus d'une quinzaine de pressings au service de la population.



## Les produits de lavage

- 1933 : Apparition des lessives de savon avec du perborate (*Persil* par la société Lever)
- 1952 : Apparition des détergents de synthèse (*Omo* par la société Lever)
- 1959 : Apparition des lessives à mousse contrôlée (*Skip* par la société Lever)
- 1966 : Apparition des assouplissants (*Soupline* par la société Colgate-Palmolive)
- 1967 : Apparition de poudre de lavage pour les textiles modernes (*Coral* par la société Lever)
- 1968 : Apparition de lessives biologiques (*Ariel* par la société Procter et Gamble)
- 1971 : Tous les détergents deviennent biodégradables
- 1979 : Apparition d'activateurs de blanchiment à basse température (*Skip* par la société Lever)
- 1982 : Apparition des premières lessives liquides (*Vizir* par la société Procter et Gamble, *Wisk* par la société Lever)



## Les étapes de la lessive

### Avant l'apparition du lave-linge

- 1/ Le linge est trempé dans de l'eau froide, on parle d'essangeage.
- 2/ On dépose sur le linge une grosse toile que l'on recouvre de cendre sur laquelle on verse de l'eau froide on parle de coulage à froid.
- 3/ On verse de l'eau chaude sur le linge jusqu'à ce que ce dernier soit bouillant, on parle de coulage à chaud.
- 4/ Le linge est sorti du bac puis brossé, on parle de lessivage.
- 5/ Le linge est rincé, on parle de retirage.
- 6/ Le linge est essoré, on parle de tordage.
- 7/ Le linge est séché.



### Avec le lave-linge

- 1/ Le pré-lavage reproduit l'essangeage.
- 2/ Le brassage à froid reproduit le coulage à froid.
- 3/ Le lavage reproduit le coulage à chaud et le lessivage.
- 4/ Le rinçage reproduit le retirage.
- 5/ L'essorage reproduit le tordage.
- 6 / Le linge est séché.



# AU BAIN !

## Les bains antiques



Les bains ont une longue histoire, même si l'homme a compris que l'eau servait d'abord à se désaltérer avant d'apprendre à se laver.

À vingt kilomètres d'Amiens, les thermes du sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre constituent un bel exemple antique d'une structure consacrée aux bains.

Les fouilles menées en 1976-1977 ont permis de montrer que le bâtiment des bains se subdivisait en trois pièces de taille croissante : une première pièce rectangulaire identifiée comme le *frigidarium* ou bain froid, une seconde pièce interprétée comme le *tepidarium* ou bain tiède, et enfin la dernière pièce plus vaste où se trouve le *caldarium* ou bain chaud prolongée par une salle de transpiration sèche ou humide. Les deux dernières pièces sont bordées d'un *praefurnium* ou fournaise ; tout autour se répartissent couloirs et locaux techniques, dont les chaufferies.

Ces bains antiques trouvent leur origine en Grèce et en Italie où les ablutions tiennent une place importante. Les récits d'Homère montrent ce que sont les bains à son époque et au V<sup>e</sup> siècle les citoyens d'Athènes fréquentent régulièrement les bains publics où l'on entre moyennant une légère redevance.

La coutume arrive un peu plus tard chez les Romains, qui l'emmènent ensuite dans tous les pays conquis.

Les thermes, destinés à l'hygiène et aux soins du corps, assurent également une fonction sociale. Les lieux sont propices aux rencontres, à la pratique

du sport, de la lecture ou au règlement des affaires, dans la pièce appelée *palestre*.

Les thermes de Ribemont-sur-Ancre sont datés du II<sup>e</sup> siècle grâce aux monnaies retrouvées sur site.

Amiens (*Samarobriva*) possède également plusieurs thermes. Ceux de la rue de Beauvais ont été explorés dans les années 1920 et lors de la reconstruction de 1948. Abondamment décorés de sculptures, de marbres, d'enduits peints, ils couvrent une superficie de près d'un demi-hectare. Détruits peut-être par un incendie, un édifice plus vaste, de près d'un hectare, est reconstruit vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle. Il se situe parmi les plus vastes de la Gaule du haut Empire. Les thermes sont également abandonnés vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle au moment des invasions barbares.



# AU BAIN !

## Les bains au Moyen Âge



Au cours du Moyen Âge, les bains publics perdurent sous l'appellation d'étuves, qui se développent en ville à partir du XII<sup>e</sup> siècle.

On s'y rend par souci de propreté et d'hygiène, pour s'y détendre, ou tout simplement pour y bavarder en agréable compagnie. On peut y manger, se faire raser, soigner, masser... et plus si affinités : la prostitution y est tolérée. La mode en est importée d'Orient pendant le haut Moyen Âge, les bains

publics s'inspirent des hammams orientaux remarquables par les Croisés en Terre Sainte. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, on en compte vingt-six à Paris. Au bain de vapeur s'ajoutent, selon le prix (les tarifs sont assez élevés), le bain en cuve, le vin, le repas et le lit.

Dans les centres urbains, au bas Moyen Âge, chaque quartier possède ses bains propres, avec pignon sur rue. Il est plus facile, pour la plupart des gens, d'aller aux étuves que de se préparer un bain chaud chez soi. Au point du jour dans les grandes villes les crieurs passent dans les rues pour avertir la population que les bains sont prêts « *Seigneurs, venez vous baigner et étuver sans plus attendre... Les bains sont chauds, c'est sans mentir* » (fin du XIII<sup>e</sup>).

Il paraît évident qu'au début les gens y vont pour se laver et se relaxer. On n'ignore pas le côté prophylactique des bains ; tous les médecins répètent que cette pratique aide à se conserver en bonne santé. Aldébrandin de Sienne, dans son traité de médecine, écrit : « *Li baigners en eau douce fait en étuve et en cuve, et en eau froide, fait la santé garder.* » Si l'eau est froide, il faut être prudent et ne pas y séjourner trop longtemps, juste le temps nécessaire pour renforcer et stimuler la chaleur interne. Mais pour nettoyer correctement le corps, seul le bain chaud peut « *expulser l'ordure que la nature cache par les pertuis de la chair* ». Barthélemy l'Anglais, au XIII<sup>e</sup> siècle, conseille, lui aussi, de se laver souvent la peau, les cheveux et la bouche. Il y a tout un environnement social qui pousse les gens, surtout en ville, à prendre soin de leur corps. À la fin de ce siècle seulement, apparaissent les premiers bains saturés de vapeur d'eau.

Il y avait deux manières pour créer de la vapeur dans un lieu clos : chauffer celui-ci soit par l'extérieur, en envoyant un courant d'air chaud (étuve sèche), soit en y faisant pénétrer la vapeur d'eau (étuve humide). Les prix des bains d'eau chaude et des étuves ne sont pas les mêmes.

À Paris, l'ordonnance des métiers de 1380 indique le prix du bain de vapeur à deux deniers, celui du bain d'eau tiède à quatre deniers ; mais *s'estuver* et se baigner coûte huit deniers. Si deux personnes vont ensemble au bain, elles payent douze deniers pour *s'estuver* et se baigner, donc moins cher. Le bain de vapeur est économique parce qu'il ne nécessite que quelques pierres chaudes et un seau d'eau. À cela, il faut ajouter un denier pour un drap. À titre comparatif, à la même époque, une grosse miche de pain se

vend un denier.

Les étuviers sont constitués en corps de métiers. Leurs tarifs sont fixés par le prévôt de Paris. Il leur incombe d'entretenir leurs étuves : dans leurs statuts, il est écrit que « *les maîtres qui seront gardes du dit métier, pourront visiter et décharger les tuyaux et les conduits des étuves, et regarder si elles sont nettes, bonnes et suffisantes, pour les périls et les abreuvoirs où les eaux vont* ». Cet édit prouve qu'on avait tout à fait conscience, au Moyen Âge, des dangers qu'une eau polluée peut faire courir à la population.

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, l'accès aux bains est réglementé, on procède à la séparation des sexes, certains jours sont consacrés aux femmes et les autres aux hommes. En 1400, l'ancienne rue Riquier, située à Amiens est dénommée rue des Étuves à cause des étuves pour femmes qui s'y trouvaient. L'hôtel des étuves situé près du Petit Quai est réservé exclusivement aux hommes. Les étuves de la ville de Péronne sont localisées dans la paroisse Saint-Sauveur, dans la rue de Beau-Bois. Elles sont transférées, plus tard rue des Naviages. Devenu lieu de plaisir, l'échevinage intervient pour mettre un frein aux désordres. Le 28 mars 1412, il décide qu'il n'y aura pour les diriger qu'une femme âgée au moins de quarante ans.

En 1480, les échevins de Péronne affectent une destination précise à l'étuve de leur cité. « *Il est fait commandement à toutes les filles publiques de se retirer dans le lieu à usage d'étuves pour elles édifié, et ne soient si osées ne hardies, coucher, ne tenir résidence hors le dit lieu si ce n'est de jour pour boire, manger honnestement et sans bruit, scandale ne confusion.* »

En 1491 l'échevinage péronnais intervient une nouvelle fois dans une

délibération du mois d'août : « *il est venu en nostre connaissance que le jour Saint-Laurent, Protin de la Ruelle, meu de mauvais corege (colère), cela en la maison des étuves de cette ville, en la rue des Naviages, où il frappa à la tempe une fille de joie nommée Mariette-Simplette.* »

Les étuves établies à Montdidier, près de la rivière, ne jouissent pas d'une meilleure réputation que celles de Péronne. Elles sont un lieu de prostitution où l'on y rencontre le Mal de Naples (la syphilis), et parfois la peste. Une ordonnance de police de juillet 1497 fait défense à Binet de Willes de chauffer les étuves, sous peine de bannissement de la commune. En même temps l'échevinage fait chasser trois filles atteintes du mal de Naples.

La réputation de libertinage des étuves de Montdidier est si bien établie que le prédicateur Michel Menot (1440-1518) en fait une mention spéciale dans ses sermons après son passage en Picardie.

La fermeture de ces établissements est exigée. Selon l'Église, cette pratique où se mêlent la nudité et la luxure reste intolérable.

Ces bains sont également mis en cause lors de la propagation foudroyante de la peste dans les villes et les villages environnants en 1450. Ces événements marquent la fin des bains publics dans les grandes villes perçus comme des lieux turbulents, violents et corrupteurs.

# AU BAIN !

## Les bains à l'époque moderne

Plusieurs causes entraînent la disparition rapide des étuves. Les médecins les interdisent comme agents propagateurs de la peste. Les prédicateurs religieux les proscrirent pour des raisons morales. De nouveaux produits font leur apparition tels poudres parfumées et onctions de parfum qui permettent de cacher sa crasse.

La société commence à fuir l'eau et à la remplacer par la toilette sèche qui se fait sur le corps par friction avec un linge propre ou un frottoir en peau. Seuls le visage et les mains se lavent à l'eau et au savon pour ceux qui en ont.

Les États généraux de 1560 décident la fermeture de toutes les maisons de débauche et de beaucoup d'étuves.

Par temps chaud, les gens du peuple continuent de se tremper dans les rivières. Généralement il n'est pas permis aux femmes de se baigner dans les rivières, et pour leur permettre de prendre des bains d'eau froide on ouvre des « piscines » en certains points des villes.

À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, la toilette sèche perdure mais l'usage de l'eau réapparaît progressivement. La population comprend qu'il peut être utile de se laver de temps en temps. La plupart se contentent de se frotter le visage avec un petit coton imbibé d'alcool aromatisé. L'ouvrage de 1640 intitulé *Lois de la galanterie* donne le conseil d'*aller quelquefois chez le baigneur pour avoir un corps net et tous les jours de se laver les mains.*

Dans les grandes villes, les gens du peuple fréquentent les bains froids installés sur les rivières. Les bains sont recouverts d'une toile, les baigneurs peuvent se déshabiller dans un bateau et louer des serviettes.

Un parisien a l'idée d'installer dans un bateau des baignoires maintenues sur un plancher à une certaine profondeur. Les parois sont percées de trous qui permettent au courant de les traverser et d'y renouveler l'eau sans cesse. Chaque baignoire reçoit jusqu'à trois personnes. L'établissement prend le nom de *Bains chinois*. Des bains chauds sont également installés sur le fleuve à bord d'un bateau où l'on pompe l'eau qui ensuite est filtrée. La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle voit donc revenir la mode des bains publics dans les villes.



## Les bains aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

C'est en Angleterre qu'est née l'idée de créer des bains et des lavoirs publics pour les classes pauvres. En France, le gouvernement de la Seconde République veut créer des bains populaires tels que ceux qui existent en Angleterre.

La loi du 3 février 1851 ouvre un crédit pour encourager et faciliter la création d'établissements modèles de bains, gratuits ou à prix réduits, dans les communes qui en font la demande. Chaque commune ne peut recevoir de subvention que pour un seul établissement. Malgré toute la publicité donnée à cette loi, les communes ne mettent que peu d'empressement à solliciter des subventions. Le paiement de subventions s'accompagne d'exigences sur la réduction des prix et de la gratuité pour les indigents.

Il faut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que se développe un puissant courant hygiéniste. L'urbanisation, l'afflux dans les villes de populations pauvres et la volonté de lutter contre les maladies transmissibles en font alors une grande cause de santé publique.

Le dispositif des douches utilisées dans l'armée, les prisons et les internats est repris par les villes pour en faire un service public d'hygiène, destiné aux personnes qui ne sont pas équipées de l'eau courante.

Il s'ajoute aux fontaines publiques et aux vespasiennes nouvellement installées.

À l'époque, les Caisses d'Épargne ont l'obligation d'accumuler des réserves pour garantir leurs opérations financières. Soucieuses de leur mission sociale, elles vont alors s'en servir pour financer des logements bon marché, des œuvres d'assistance ou de bienfaisance et... des bains



douches. L'objectif est de permettre aux classes populaires d'accéder à des rudiments d'hygiène, dans des conditions de confort inconnues jusqu'alors. Les bains-douches d'Abbeville construits en 1909-1910 sur les plans des architectes Greux et Marchand en sont un bel exemple. La décoration sculptée est assurée par le sculpteur amiénois Leclabart. Cette création de bains-douches est l'utilisation au profit des habitants, des économies de la Caisse d'Épargne d'Abbeville. Le bâtiment, construit sur une parcelle de l'emplacement de l'ancien quartier de cavalerie Saint-Joseph, est réalisé essentiellement en briques de sable avec fronton en pierre sculpté à motifs végétaux et mascarons. Il est composé de quatre salles de bains avec baignoires, entièrement carrelées, ainsi que de dix-sept douches. La



cérémonie de la pose de la première pierre, le 17 juillet 1909, est présidée par le maire Charles Bignon, accompagné des adjoints Henry Picquet et Bertin, après quoi les assistants se rendent à l'Hôtel de la Caisse d'Épargne pour la signature du procès-verbal.

Les bains-douches de Longueau constituent un autre exemple intéressant de construction moderne dans les années 1920. Ils sont construits dans la cité du Plateau, élevée pour les cheminots de la gare de Longueau. Malgré la construction d'un habitat individuel, l'architecte ne prévoit pas de salle de bains individuelle dans les maisons mais une maison commune avec douches et bains.

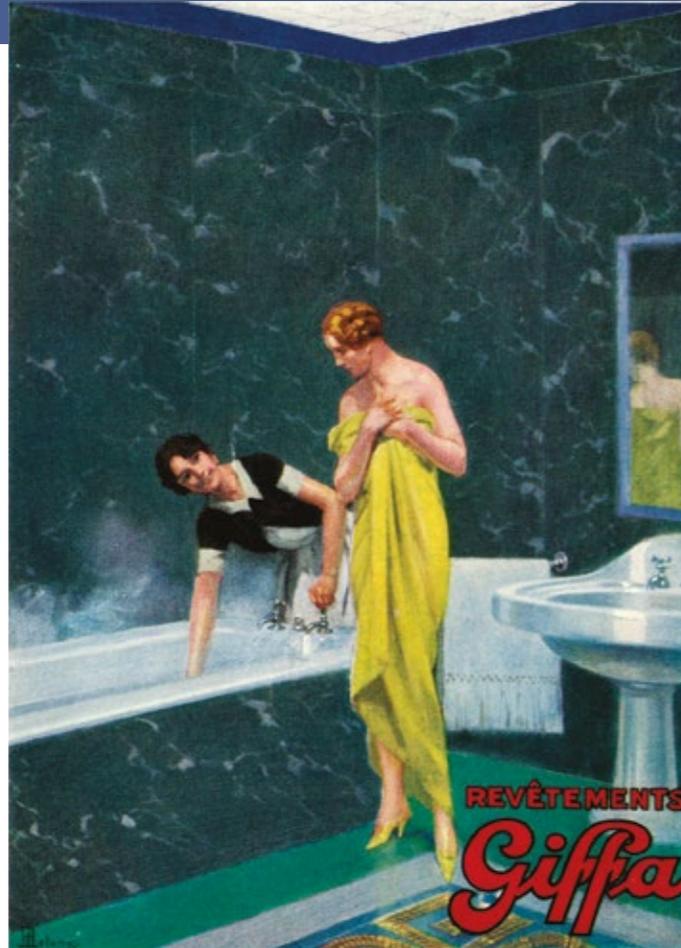
Les bains-douches se généralisent dans les années 1920-1930 et sont modernisés dans les années 1950. On en trouve un peu partout dans les villes et même dans les petits villages tels Saint-Ouen, Rosières-en-Santerre et Caix.

Ces établissements ont fermé petit-à-petit, sauf dans les très grandes villes comme Paris qui en maintient dix-sept à l'heure actuelle.



# SALLE DE BAINS

## Naissance de la salle de bains



Au Moyen Âge les bains se prennent le plus souvent en commun dans les étuves publiques mais certaines demeures cossues, tels que les châteaux, possèdent déjà des pièces réservées à cet usage.

Des chambres souterraines sont transformées en « salles de bains » sans fioriture mais avec des baquets où l'on se plonge dans diverses circonstances. La plupart des bains se prennent uniquement dans un but de propreté et d'hygiène mais aussi comme remède après une maladie, après une grande fatigue, avant les repas et parfois même après. Les bains entrent dans les mœurs et ils sont souvent cités dans les poèmes, les romans et les chansons.

Dans les hôtels particuliers des seigneurs ou riches bourgeois des siècles suivants, on installe des étuves et des bains pour prendre bains liquides et bains de vapeur. Il arrive même qu'on soupe dans les bains.

Les *Mémoires de la vie du comte de Grammont*, parues en 1713 mentionnent un *cabinet des bains* et l'auteur relate qu'une *séparation de vitrage renfermait l'endroit du cabinet où les cuves étaient placées*.

Dans les maisons particulières cossues de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les installations de « salle de bains » commencent à se généraliser suffisamment pour que l'on puisse trouver dans *Les Annonces, Affiches et Avis divers* du 4 février 1765, l'offre d'une *maison ayant toutes sortes de commodités y compris une salle de bains*.

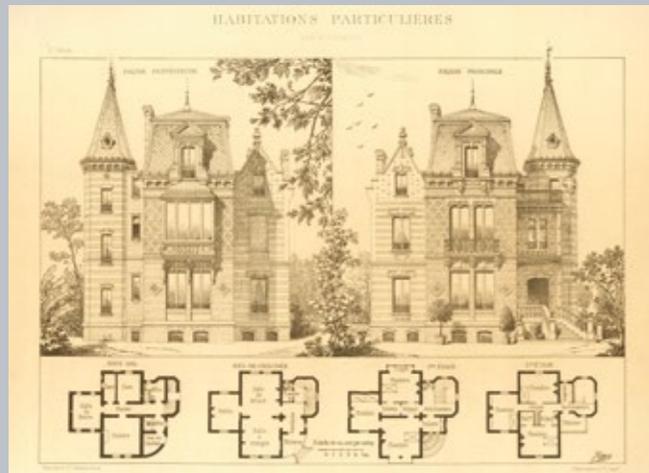
L'usage de la salle de bains demeure néanmoins un privilège réservé à la haute bourgeoisie. Dans les villes, l'eau n'arrive pas jusqu'au domicile des habitants. Ce sont les porteurs d'eau qui ravitaillent la population avec l'eau

prise aux fontaines.

Parfois, la terminologie employée sur les plans anciens peut prêter à confusion. Sur le plan daté de 1750 environ, d'une maison située Rue des Trois Cailloux à Amiens, une petite pièce portant le nom de *cabinet* est dessinée à côté d'une chambre : est-ce un cabinet d'aisances ou un cabinet de toilette ?

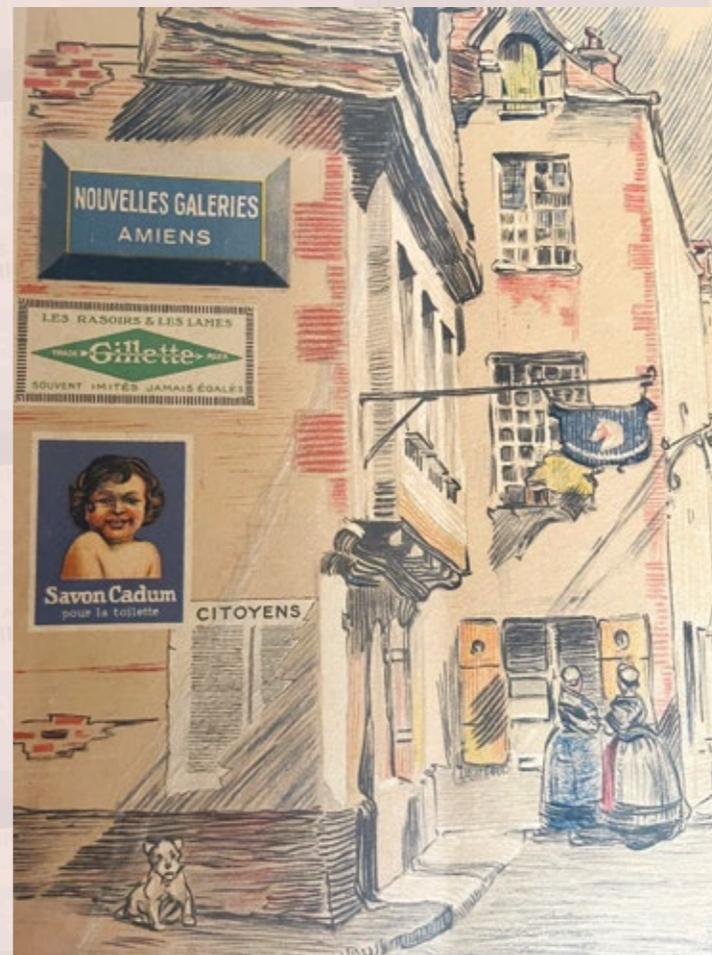
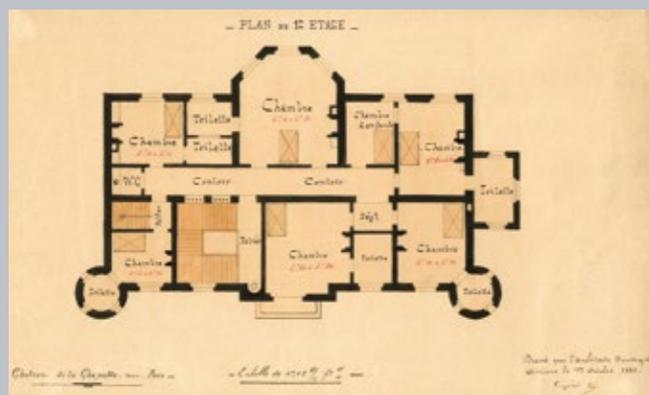
Les informations trouvées au début du XIX<sup>e</sup> siècle se font plus précises. *Le bulletin de la Somme* du samedi 30 Pluviôse an XI de la République française (19 février 1803) annonce la location d'une maison sise à Amiens, rue Saint-Jacques, composée, entre autres, d'un *cabinet de toilette*.

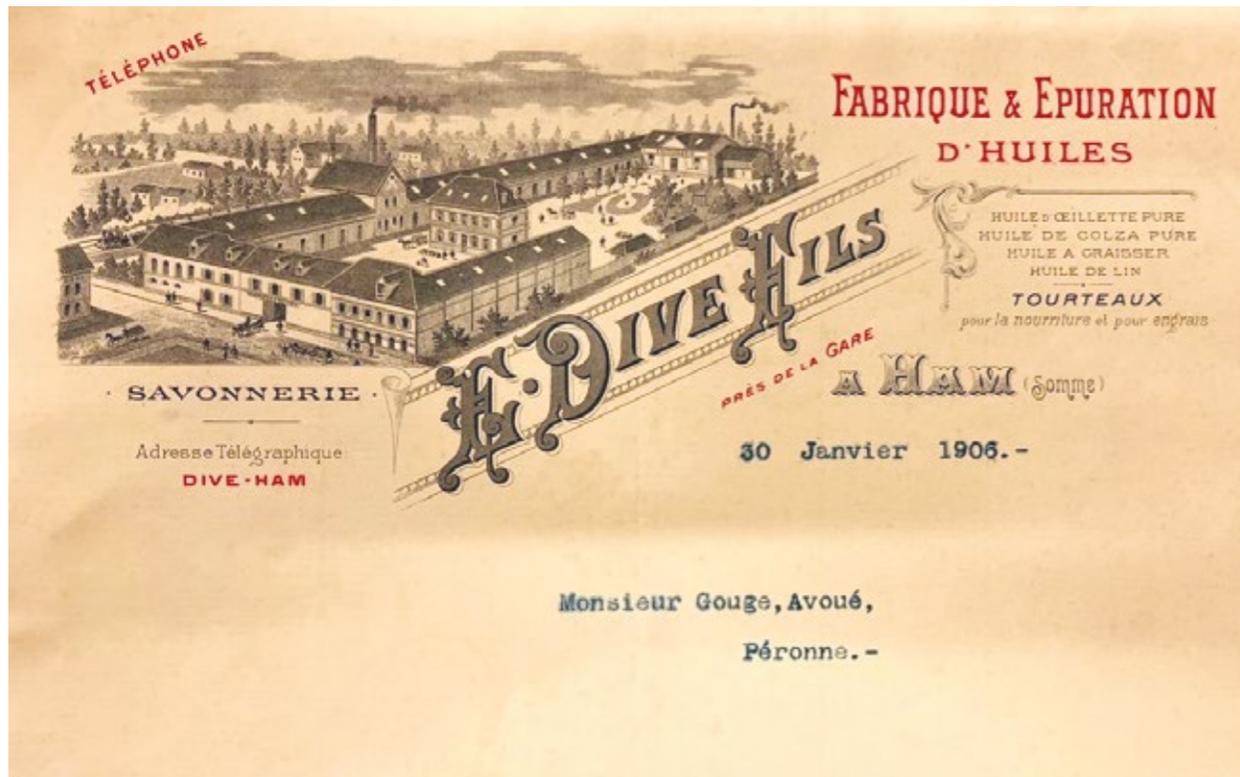




Les plans d'architecte apportent également plus de précisions. Sur le plan au sol du château de Baizieux de 1882, l'architecte Delefortrie distingue bien les fonctions des pièces en séparant la pièce appelée *toilette* de celle appelée *W-C*. On trouve d'autres illustrations avec les plans des villas du Bois-de-Cise édités par l'architecte Théophile Bourgeois en 1903, sur lesquels on retrouve le *cabinet de toilette* et les *W-C*.

La modernisation des installations va déterminer l'essor des salles de bains comme le montre le *Larousse ménager illustré* de 1926. S'y trouve le schéma de l'installation d'une salle de bains avec chauffe bain au gaz, alimentant d'eau chaude baignoire, douche et lavabo. Au cours de la Reconstruction suivant la Seconde Guerre mondiale, les salles de bains sont installées dans les appartements des grands ensembles. La proportion de maisons françaises équipées est de 50 % dans les années 1970 et n'atteint 100 % qu'au début des années 2000.





L'histoire du savon remonte à plusieurs milliers d'années. C'est sur une tablette sumérienne de la région de Babylone que l'on trouve les premières indications manuscrites de fabrication du savon. Le texte évoque une sorte de pâte à savon, composée d'eau, d'alcali et d'huile de cassia. Ce produit n'est pas un savon réservé à l'hygiène. Il est utilisé pour nettoyer et traiter les laines et cotons. Un papyrus égyptien de 1500 avant J.C. relatif à l'hygiène fait référence à une forme de savon composé de gras animal, d'huiles végétales et de trona, minéral proche de la soude. Les Grecs et les Romains n'utilisent le savon que tardivement. Ils ont pour usage de se laver par abrasion. Certains se couvrent le corps puis se frottent avec des poudres et s'enduisent après d'huile alors que d'autres se recouvrent d'huiles qu'ils ôtent ensuite à l'aide d'un strigile, sorte de racloir. Il faut attendre le II<sup>e</sup> siècle pour que le savon soit véritablement recommandé dans les soins du corps, tant pour son aspect thérapeutique que pour l'hygiène. Après la chute de l'Empire romain, l'utilisation du savon décline en Europe occidentale et fait son retour qu'au Moyen Âge. Les croisés découvrent les techniques de fabrication du savon lors de leurs expéditions au Moyen-Orient.

Trois savons solides deviennent légendaires : le savon d'Alep, le savon de Castille et le savon de Marseille. Le premier est décrit dans le plus célèbre traité de médecine arabe du Moyen Âge, le *Kitab al-Mansouri fi al Tib*. L'ouvrage décrit des chaudrons en cuivre dans lesquels bout de l'huile d'olive, de la soude, des cendres de laurier et de l'eau pour obtenir une pâte que l'on laisse sécher ensuite douze mois au soleil. Dans les principaux pays d'Europe du Sud, lieux de production d'huile d'olive, la fabrication du savon

va parallèlement se développer. Le savon de Castille est fabriqué avec la particularité d'être réalisé à froid et sans aucun gras. Peu moussant mais très doux ce savon connaît un véritable succès. Le savon de Marseille, quant à lui, est conçu à chaud, en excès de soude.

Contrairement aux idées reçues, le Moyen Âge est un temps de l'hygiène et des soins du corps. Les plus fortunés fréquentent les étuves et bains publics. En 1371, des documents attestent de la présence d'un savonnier à Marseille. Le savon reste un produit de luxe, réservé à une élite. Les bains publics proposent des fleurs de saponaire pour les personnes ne pouvant s'acheter un morceau de savon.

À la fin du Moyen Âge, le bain est jugé par l'Église comme une activité immorale. L'eau est considérée comme porteuse de miasmes. On limite les toilettes et on évite d'utiliser de l'eau que l'on remplace par des alcools parfumés. À la Renaissance, la crasse devient une protection naturelle censée préserver le corps.

À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'eau réintègre son statut purificateur. Les bains se multiplient jusqu'à l'arrivée des hygiénistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Le commerce du savon se développe à nouveau. Dans la Somme, on trouve trace de ce commerce dans plusieurs documents où l'on apprend que le savon de Marseille arrive à l'époque par le port de Saint-Valery-sur-Somme. La production du savon s'industrialise. En 1682, une dispense de mariage accordée à Pierre Leroy et à Marie Bossu, sa cousine germaine, nous apprend que cet individu est ouvrier en savon noir à Amiens. En 1786, Marseille compte 49 savonneries produisant 76 000 tonnes de savon par an.

L'utilisation de sels alcalins, tels que la soude caustique, pour saponifier les huiles devient une pratique courante mais encore onéreuse.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, des avancées dans le domaine de la chimie permettent d'améliorer la fabrication du savon. La découverte de la soude caustique pure et de la potasse rend la production du savon de meilleure qualité. À partir de 1847 de nouvelles substances, telles que les graisses hydrogénées, sont également utilisées dans le processus de fabrication. De nombreuses savonneries vont alors s'installer dans divers endroits, dont la Somme. Plus de trente établissements sont recensés dans le département. Les dossiers d'établissements insalubres provenant du fonds de la préfecture nous apprennent par exemple qu'une savonnerie était installée en 1884 au faubourg du Cours à Amiens sous le nom de *Compagnie des corps gras industriels*. De même le sieur Cagé-Dréville exerce la profession de savonnier à Corbie, rue de l'Église en 1847. D'autres établissements sont recensés à Gueschart en 1818, à Nesle en 1882, à Eppeville en 1896 ou bien encore à Rivery en 1920. Peu à peu le savon, moins taxé et produit à grande échelle, devient bon marché. Son usage est alors recommandé, voire obligatoire, lors des campagnes d'hygiène et de santé publique.

La Grande Guerre stoppe l'extension de cette industrie. De nombreuses savonneries sont détruites et ferment définitivement leurs portes. Face aux manques de matières premières, la société est en pénurie de savon. En 1916, les premiers agents de surface de synthèse, aujourd'hui appelés tensio-actifs de synthèse, sont utilisés dans le procédé de fabrication. Après la Seconde Guerre mondiale de nouveaux tensio-actifs de synthèse, peu onéreux et peu demandeurs en matières premières sont créés et produits en masse si bien qu'ils supplantent le savon dans les années 1950. Le savon est industrialisé à outrance, produit avec des huiles bas de gamme et se vend amputé de sa glycérine. Le marché est alors envahi par de nombreuses

marques qui rivalisent à coup de campagnes publicitaires et de marketing. Les étiquettes publicitaires conservées dans le fonds Raymond Boury témoignent de ce mouvement.

Disparue ou endormie, la savonnerie traditionnelle suscite à nouveau l'intérêt du public depuis quelques années et aujourd'hui trois savonneries traditionnelles sont installés sur le territoire samarien : *Les savons de Seelie* à Athies, *Les savons de la baie* à Cayeux-sur-Mer et *La savonnerie des Hauts-de-France* à Salouël.





Rares sont les sources archivistiques permettant d'entrer dans l'intimité des foyers et de dresser un état des lieux de la présence et de la variété des objets liés à la toilette. L'unique source capable de réaliser une telle approche est l'inventaire après décès. Pour le département de la Somme, ces derniers sont repartis dans divers fonds. Aussi, pour l'ensemble des communes du département, excepté Amiens, ces derniers dressés par les notaires se trouvent aujourd'hui conservés dans les fonds notariés de la sous-série 3 E des Archives de la Somme. Pour Amiens, ceux produits au XVI<sup>e</sup> siècle sont conservés dans les fonds anciens des Archives communales et pour ceux rédigés au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle dans la sous-série 1 B des Archives de la Somme (fonds du bailliage d'Amiens).

L'étude de ces documents permet d'aborder le problème de l'hygiène corporelle à travers la prise des différents objets de toilette. On constate que la prise des instruments utiles aux ablutions confirme la conquête de l'eau dans les foyers, évoquée par l'historien Georges Vigarello pour la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'instrument le plus répandu est la cuvette de faïence, accompagnée de son pot. Le nombre d'exemplaires de cet objet varie en fonction du niveau de fortune de leur propriétaire. Inventoriés dans seulement un tiers des intérieurs modestes, elle apparaît dans un intérieur sur deux pour les particuliers disposant d'un revenu compris entre 10 000 et 100 000 livres et dans la totalité des plus fortunés. La toilette intime se limite pourtant, pour la plupart des Amiensais, au visage et aux mains. La toilette entière et le bain que l'on pratique à la maison semblent réservés à l'élite. À Amiens, le riche négociant Cannet possède une baignoire dans un cabinet dédié.

Le bidet, apparu vers 1710, semble d'un usage commun dès 1750 dans les milieux les plus aisés. À l'origine il s'agit d'un meuble en bois que l'on peut déplacer et qui est principalement destiné à la toilette féminine. L'objet est baptisé *Bidet* par métaphore cavalière. Le mot désigne alors un petit cheval et les premiers modèles font songer à un cheval en bois sur lequel on se tient comme en selle. Une cuvette en faïence s'insère alors dans le meuble et peut être retirée pour être vidée. Objet de distinction sociale, le bidet est fabriqué par des artisans habiles qui en réalisent parfois même en bois précieux. Les premiers modèles comportent des espaces de rangement, fermés ou non, pour les ustensiles destinés à la toilette. Un traité français sur l'hygiène féminine de 1772 nous décrit ce que l'on pouvait trouver dans les petits pots et flacons : *La toilette des parties délicates du corps est d'une nécessité absolue. Il convient de les laver tous les jours en mélangeant à l'eau toutes sortes de plantes odoriférantes ou de potions à base d'alcool.*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les bidets apparaissent dans les chambres à coucher des milieux bourgeois. Aux alentours de 1900, on les trouve de plus en plus dans les salles d'eau qui se séparent des autres pièces. Le bidet poursuit sa progression durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il devient fixe chez les plus aisés et se dote d'un robinet parfois même accompagné d'un petit jet d'eau pour une douche intime. Après la Seconde Guerre mondiale, le bidet fait son entrée dans les logements de la classe moyenne. Bien que fort répandu, l'usage du bidet et l'objet lui-même suscitent cependant une certaine honte. L'hygiène intime devient de plus en plus un sujet tabou et la connotation sexuelle des services rendus par le bidet n'arrange rien. Il est en effet parfois utilisé comme moyen de contraception, avec une fiabilité

certainement toute relative. Les catalogues des fabricants d'équipements sanitaires des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles mettent en avant leurs produits en les baptisant « *Protektor* » par exemple. Les médecins recommandent l'usage du bidet comme moyen de prévention contre les maladies sexuellement transmissibles. On le retrouve donc dans de nombreuses maisons closes, ce qui contribue encore à renforcer sa mauvaise réputation.

Dans les années 1970-1980, la douche quotidienne fait disparaître peu à peu les ventes de bidets. En France, ils ont été peu à peu enlevés par manque d'utilité et pour un gain de place dans la salle de bains. S'ils sont encore présents dans la pièce d'eau, beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui utilisés pour se nettoyer les pieds voire pour laver du linge à la main. Ils font toujours partie de l'aménagement standard des salles de bains du sud de l'Europe (Italie, Espagne, Grèce et Portugal).

Les soins du corps ne sont pourtant pas toujours liés à l'usage de l'eau.

L'énumération d'objets de toilette, tant féminins que masculins, dans les inventaires après décès, témoigne d'une hygiène classique où l'apparence l'emporte sur la propreté. Les brosses, les peignes, les bâtons ou pots à pommade, ou encore les cure-oreilles, sont présents dans les intérieurs dès le XVII<sup>e</sup> siècle.



## Les protections hygiéniques féminines

**GARNITURE PÉRIODIQUE**  
**LA " SPONGINE "** Nouvelle Eponge Russe, Brevetée S.G.D.G.  
 DITE  
**L'INDISPENSABLE**



Cette nouvelle garniture se recommande aux Dames par sa commodité, son principe essentiellement hygiénique en même temps que par l'extrême facilité et la grande rapidité avec lesquelles on peut la nettoyer.

**MODELE n° 1.** - Pour le nettoyage, retirer la **Spongine S** de l'intérieur de l'Enveloppe **E**, puis les mettre tremper toutes deux dans l'eau froide où elles ne tardent pas à se dégorger complètement.

Après un séjour plus ou moins prolongé dans cette première eau, en retirer la **Spongine**; lui faire suoir, si l'on veut, un léger savonnage, et la rincer définitivement à l'eau douce, ou même froide.

Tant à l'Enveloppe **E**, son mode de nettoyage est le même que pour toute autre serviette.

**RECOMMANDATION ESSENTIELLE.** - Ne jamais tordre la **Spongine**, mais en exprimer l'eau par la simple pression des mains.

Laisser sécher Enveloppe et **Spongine** à l'air ou près du feu, et lorsqu'elles sont, de nouveau, prêtes à l'emploi, il n'y a plus, pour s'en servir, qu'à réintégrer la **Spongine** dans son Enveloppe et l'y maintenir au moyen de la boucle disposée à cet effet.

**MODELE n° 2.** - Ne se compose que de l'Enveloppe **E** formant **Spongine**; elle se nettoie de la même façon.

**OBSERVATION IMPORTANTE.** - Ne jamais mettre ces Garnitures à l'eau bouillante ou même trop chaude.

Propreté      Commodité      Economie      Hygiène

En vente chez M

Les premières protections hygiéniques connues remontent à 1550 avant Jésus-Christ chez les Égyptiennes. Ces dernières placent des bandes de ouate ou de papyrus ramolli dans leur vagin pour absorber le sang, tout comme un tampon. Les Grecques et les Romaines utilisent, elles, des tampons fabriqués avec des compresses en lin, en coton ou en laine qu'elles enroulent autour d'un morceau de bois ou d'un petit bâtonnet. On raconte également que dans certaines régions d'Europe, les femmes placent des morceaux d'éponge naturelle dans leur vagin. Mais la montée du poids des religions monothéistes change la donne. Les femmes n'ont alors plus le droit de s'insérer des objets dans le vagin car l'acte est jugé comme impur. Elles abandonnent ces protections hygiéniques pourtant bien pratiques pour l'époque. Au Moyen Âge, les femmes ne portent pas de sous-vêtements et elles ne peuvent donc pas se protéger lorsqu'elles ont leurs règles. Elles pratiquent le flux instinctif libre et s'habillent avec de grandes jupes ou de longues robes pour laisser le sang menstruel s'écouler avant de se laver les jambes. Les couches des jupons servent alors à absorber une partie du sang. Dans les familles les plus aisées, les femmes peuvent utiliser des chiffons appelés chauffoirs, fabriqués avec du coton, de la laine ou du lin, maintenus par une ceinture de tissu sous les jupes. Durant la Renaissance, les femmes placent des bandes de coton réutilisables contre leur entrejambe qu'elles maintiennent avec une ceinture. Ce système se développe au XIX<sup>e</sup> siècle grâce à la théorie des germes de Pasteur. Porter des vêtements tachés de sang pendant plusieurs

jours d'affilée est désormais considéré comme non-hygiénique. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les médecins recommandent des moyens plus pensés pour se protéger pendant les menstruations. On note alors l'apparition des premières serviettes hygiéniques lavables. Un brevet d'invention conservé aux Archives de la Somme pour la garniture périodique « La spongine » en valorise la propreté, la commodité, l'économie et l'hygiène. Parallèlement, en 1897, la première coupe menstruelle est inventée aux États-Unis mais ce modèle ne sera jamais commercialisé. Les premiers schémas de cette invention datent de 1869.

Au XX<sup>e</sup> siècle, un guide allemand indique la manière de fabriquer une culotte menstruelle. Ce dispositif consiste en une ceinture à laquelle est attachée par des boutons-pression une grande serviette amovible s'étendant du nombril jusqu'aux reins. La première serviette hygiénique jetable est, elle, développée en 1888. Elle est composée d'une étoffe de lin que la femme peut accrocher avec une épingle à nourrice à une ceinture sanitaire. En 1920, cette serviette est modernisée en remplaçant le lin par des fibres de coton.

Durant la Première Guerre mondiale, les infirmières commencent à se fabriquer des serviettes jetables avec des bandages. Inspirée de cette idée, l'entreprise américaine Kimberly Clark commercialise la première protection hygiénique jetable : Kotex. Cette protection est amovible et peut être fixée avec des épingles ou une ceinture tout comme un porte-jarretelle. Elle est rendue étanche par une bande en caoutchouc mais

inconfortable car humide.

En Europe, il faut attendre les années 1960 pour trouver des serviettes périodiques jetables en grandes surfaces. Dès le début des années 1970, les serviettes évoluent et disposent d'une bande adhésive qui leur permet de rester en place sans ceinture ni épingle. Une révolution pour les femmes ! Puis, dans les années qui suivent, entre 1980 et 1990, les serviettes sont déclinées pour répondre à différents besoins : plate, anti-fuite, spéciale nuit... En 1991, Nana lance les serviettes avec des rabats souples, aussi appelés ailettes, qui se fixent sous la culotte.

Le tampon en coton est inventé en 1929. En 1936, la société Tampax lance sur le marché le premier tampon jetable avec applicateur. Ces tampons sont, à l'époque, dotés d'un applicateur en carton et ne doivent être utilisés que par les femmes mariées car on pense qu'ils peuvent faire perdre sa virginité ou procurer du plaisir. En 1947, une société allemande crée le tampon OB qui est plus petit que le Tampax et sans applicateur. Mais l'utilisation du tampon se généralise seulement après la Seconde Guerre mondiale et ce n'est qu'en 1951 que Tampax est lancé en France.

Les recherches sur les coupes menstruelles ont continué avec le dépôt de plusieurs brevets et des essais dans les années 1930. Mais ce ne sera que 100 ans après son invention, en 1987, qu'une nouvelle coupe menstruelle fera son apparition aux États-Unis. Elle n'arrivera d'ailleurs en Europe qu'au début des années 2000. À l'époque, la *cup* gagne en notoriété mais de nombreuses femmes se révèlent allergiques au latex et ce n'est qu'en 2002 que la première coupe menstruelle en silicone est inventée au Royaume-Uni.

Depuis plusieurs années maintenant, les protections jetables font débat. Elles contiennent des substances nocives et ne répondent pas aux attentes écologiques des personnes menstruées. On remarque alors que de nombreuses marques se lancent dans les serviettes lavables et les culottes menstruelles. Ces dernières ont pour avantage d'assurer une protection jusqu'à 12 heures.

## HYGIÈNE INTIME

### Précarité menstruelle

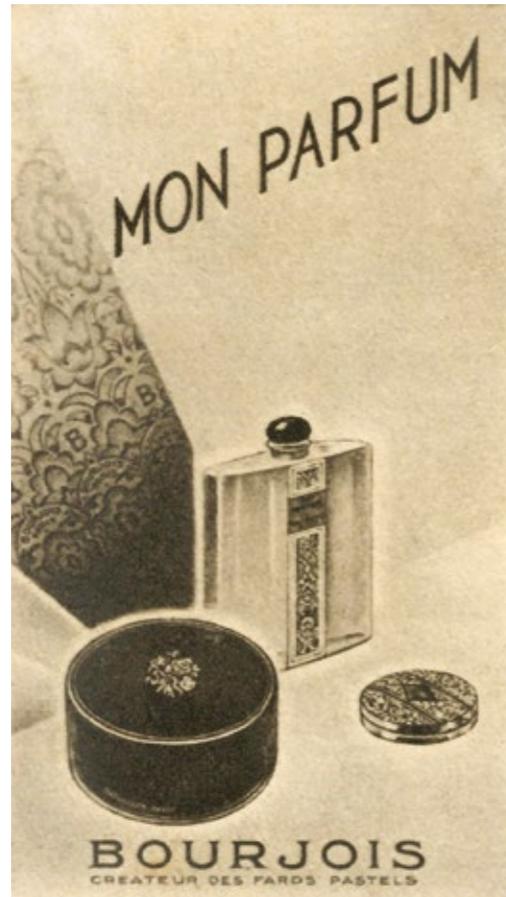
Chaque jour, à travers le monde, environ 800 millions de personnes en âge de procréer ont leurs règles : une réalité biologique universelle, pourtant entourée de tabous et synonyme de vulnérabilité accrue pour de nombreuses personnes. Les menstruations sont une question de santé, de droit et de dignité, d'égalité et de sécurité.

Selon le Fonds des Nations Unies pour la Population (FNUAP), la précarité menstruelle désigne « *les difficultés de nombreuses femmes et filles à se payer des protections hygiéniques à cause de leurs faibles revenus* ». Elle comprend aussi le poids financier des antidouleurs ou encore des sous-vêtements de rechange. Derrière ce terme se cache une diversité de situations : la précarité menstruelle vient s'ajouter aux difficultés économiques et sociales auxquelles sont confrontées chaque jour les personnes les plus vulnérables.

Les situations de crises sont la démonstration implacable que les produits d'hygiène menstruelle doivent être considérés comme des produits de première nécessité, rendus disponibles en permanence pour la santé et la dignité de toutes les personnes menstruées.

La précarité menstruelle constitue un enjeu important aujourd'hui, elle est considérée comme une question de santé publique par plus de trois quarts des Français.

## Ça cocotte : petite histoire du parfum



D'après son étymologie, le mot parfum est formé de deux termes latins : le préfixe *per* qui signifie *à travers* et le verbe *fumare* qui signifie *fumer*. Ce mot signifie donc « ce qui se répand à travers (un espace) comme de la fumée ». Si le parfum se définit comme une odeur agréable et pénétrante, l'homme préhistorique a probablement été exposé au parfum dès qu'il a jeté bois et plantes dans les flammes pour entretenir son feu.

Les tablettes cunéiformes indiquent que l'usage et le commerce du parfum sont connus de la civilisation sumérienne. Tous les peuples de l'Antiquité en font dès lors une grosse consommation, en particulier les Égyptiens. Il est le plus souvent créé à partir d'huile végétale ou de graisse animale auxquelles on ajoute des fleurs comme la marjolaine ou l'iris, ainsi que des résines comme la térébenthine et le benjoin. Ces premiers parfums se déclinent également en onguents fabriqués par les prêtres dans les temples. Essentiellement utilisé pour sa fonction mystique, le parfum sert à communiquer avec les divinités.

Dans les temples, le parfum est partout. Le « *kyphi* » est considéré comme la première eau de toilette. Ce savant mélange odorant composé de baies de genévrier, de miel, de raisin, de vin vieux, de myrrhe et de safran sert principalement lors de fumigations destinées aux dieux.

Les techniques de production sont rudimentaires et le restent jusqu'à la fin du Moyen-Âge : les produits sont broyés, pilés, bouillis, imprégnés de matières grasses ; les écorces, les résines, les racines ou les matières animales comme le musc, servent de fixateurs. L'encens constitue l'un des

parfums les plus utilisés. Il est cité de nombreuses fois dans la Bible, ainsi que la cannelle, l'acanthé, la myrrhe, le nard, l'aloès, le safran ou le roseau odorant.

Le commerce du parfum fait également la prospérité de villes phéniciennes et grecques, notamment de Chypre, où de nouveaux parfums sont mis à la mode, utilisant les fleurs (rose, iris, lys, jasmin), ou encore de Corinthe, qui passe pour la cité ayant commercialisé les flacons de parfum.

Durant le Moyen-Âge, le parfum s'utilise sous forme d'onguents, pommades, baumes, crèmes, encens, huiles parfumées, couronne de fleurs et lors de cérémonies religieuses. Les Croisés rapportent d'Orient des huiles et peaux parfumées, des essences telles que le musc, l'ambre et le santal.

L'invention de l'imprimerie à la fin du Moyen-Âge permet la diffusion d'ouvrages sur les techniques de la parfumerie avec le perfectionnement apporté à l'alambic et la découverte de l'alcool éthylique, utilisé comme support autre que l'huile et la graisse. Le premier alcoolat célèbre en Occident fut l'Eau de la Reine de Hongrie, créée au XIV<sup>e</sup> siècle. Le parfum acquiert alors ses lettres de noblesse en Occident à mesure que l'hygiène recule. On l'utilise notamment pour camoufler les mauvaises odeurs et parfumer les vêtements, en particulier les gants, ou les éventails. Le métier de parfumeur est alors associé à celui de gantier.

Bien que durement condamnés par les moralistes qui les assimilent à des pièges érotiques, les parfums sont utilisés pour repousser les maladies : la frénésie parfumée envahie les objets en cuir (gants, souliers, bottes,



ceintures..) et les orfèvres inventent des bijoux parfumés.

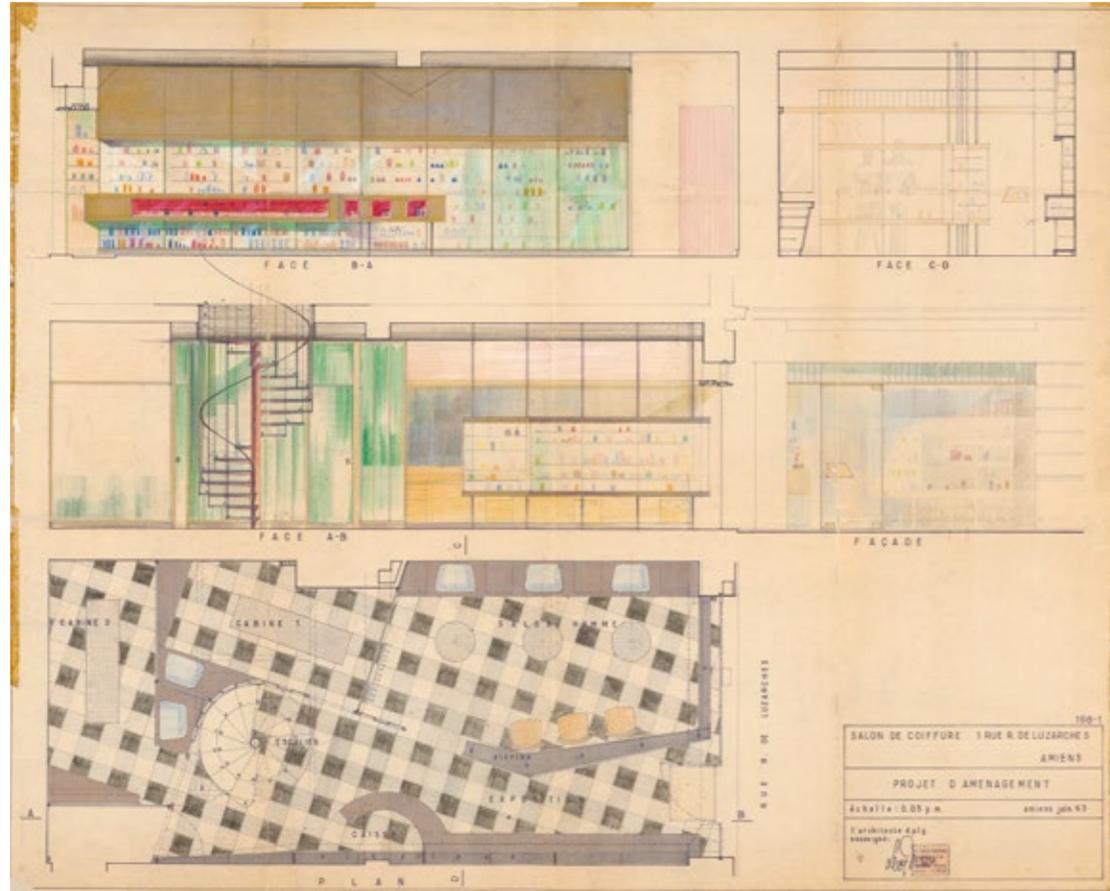
La création de l'eau de Cologne, lotion très prisée par Louis XV et Napoléon I<sup>er</sup>, constitue l'une des grandes étapes de l'histoire de la parfumerie. Elle est créée par Jean-Marie Farina aux alentours de 1720 grâce aux progrès des techniques de distillation des alcools obtenus par fermentation des fruits et des céréales. Ces progrès permettent l'obtention d'alcools à haute teneur alcoolique, relativement neutres du point de vue olfactif, qui rendent possibles de meilleures solubilisations et stabilisations dans le temps, des fragrances. D'un succès constant depuis sa création, la formule de l'eau de Cologne est encore exploitée aujourd'hui.

Des documents conservés dans les fonds de l'Intendance de Picardie témoignent de la présence de parfumeurs et de l'utilisation de parfum au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une correspondance de 1774 rapporte le naufrage d'un navire hollandais face au Hourdel en baie de Somme, dont le chargement contenait des eaux de senteurs. En 1782, un parfumeur amiénois demande la permission d'établir une fabrique d'amidon dans les faubourgs de la ville. Le 30 pluviôse an XII de la République française (20 février 1804), *le Bulletin de la Somme* mentionne la vente d'eau de Cologne dans la pharmacie située au 210, rue de la Viéserie à Amiens.

Avec l'essor industriel et publicitaire, les grands magasins démocratisent la parfumerie. L'utilisation des produits de synthèse commence à voir le jour dans les grandes maisons de parfums. Même si la Somme n'est pas un lieu emblématique de la création des parfums, elle peut s'enorgueillir d'avoir été le berceau de la célèbre famille Guerlain, fondatrice de la marque éponyme. Pierre-François Guerlain, fils d'un marchand d'épices, né à Abbeville en 1798, s'installe à Paris en 1828 comme parfumeur-vinaigrier après des études de médecin chimiste en Angleterre et crée la parfumerie Guerlain.

La famille possède une résidence en baie de Somme. Quelques lettres issues de la correspondance familiale sont conservées dans les collections des Archives de la Somme. La particularité de Guerlain réside aussi dans l'utilisation de flacons fabriqués par des artisans verriers de la vallée de la Bresle, en particulier des verreries du Courval.





Dès l'Antiquité, il existe des échoppes en Grèce et à Rome où les hommes viennent se faire couper les cheveux, les femmes se faisant coiffer à domicile. Au Moyen-Âge, la corporation des barbiers-chirurgiens réalise ces tâches. À mesure que les chirurgiens réalisent des interventions plus importantes, ils abandonnent à leurs élèves, ou du moins à ceux les moins instruits, l'art de raser et de faire le poil. En France, par un édit publié au mois de novembre 1691, Louis XIV sépare officiellement le métier de coiffeur de celui de barbier-chirurgien en institutionnalisant la communauté des barbiers-chirurgiens et celle des barbiers-baigneurs-étuvistes-perruquiers qui se déplacent à domicile.

Les salons de coiffure n'apparaissent qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils sont au départ réservés aux hommes. Les femmes ne peuvent compter que sur leurs servantes pour travailler leurs cheveux. Il est en effet à l'époque considéré comme indécent de toucher à ses cheveux à l'extérieur en public, qu'il s'agisse tout simplement de les peigner, de les coiffer ou même de les couper.

La canadienne Marta Mathilda Harper crée la toute première boutique dédiée aux femmes dans la ville américaine de Rochester en 1888. Elle propose un concept unique pour son temps : masser les cheveux de chaque cliente, puis les shampooiner et enfin les couper. Peu à peu, la jeune femme développe également ses propres produits, tous composés d'ingrédients naturels et non toxiques. Elle crée également la chaise à shampoing inclinable. Le succès est alors fulgurant et la fondatrice de la boutique commence à voir les choses en grand. Elle fait ainsi évoluer son entreprise pour l'exporter à d'autres endroits et lance alors le concept de franchise.

Pour conserver son succès et sa renommée, l'entrepreneuse fait en sorte que le traitement qu'elle réserve à ses clientes ne change pas, quel que soit le lieu. L'objectif à travers ce projet est de changer à sa manière la société et de permettre aux femmes d'arborez de beaux cheveux sains.

Actuellement en France, la loi impose que le créateur d'un salon (ou son conjoint ou un de ses salariés) soit titulaire du Brevet Professionnel. Seule exception légale, on peut s'installer sans aucun diplôme dans une commune de moins de 2 000 habitants si c'est un complément d'activité et si on ne coiffe que des hommes. Les salons de coiffure différencient souvent la coupe de cheveux selon le genre, plutôt que selon les caractéristiques des cheveux comme la longueur ou la complexité de la coupe, les coupes pour femmes étant généralement plus chères. En 2019, 85 492 établissements proposent des prestations de coiffure en France. En tout 188 000 professionnels travaillent dans ce domaine d'activité. Deuxième secteur de l'artisanat, la coiffure représente en France un chiffre d'affaires total de 5,8 milliards d'euros. Le ticket moyen par client est de 34,80 euros en 2018.

# COIFFURE

## Sécher, friser...

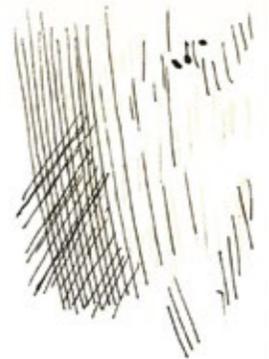
En 1888, le coiffeur et inventeur français Alexandre-Ferdinand Godefroy met au point une sorte de bonnet relié à un tuyau flexible qui projette sur les cheveux l'air chaud provenant d'une cuisinière à gaz. Il s'agit d'une petite révolution dans le monde des salons de coiffure. Sur ce même brevet figure une autre invention qui est le dessin de la représentation de la toute première cuvette « *lave-tête* » de l'histoire de la coiffure. Un second brevet est déposé par A.-F. Godefroy en 1894 : reprenant les bases du premier brevet, il apporte une amélioration dans sa construction en y incluant un système de douchette, pour un lavage des cheveux sans manipulation. En 1892, A.-F. Godefroy invente le tout premier séchoir à mains qu'il appelle : « *L'Ambrio* ». Cet appareil pratique pour sécher la chevelure de ses clientes fait rapidement le tour du monde. Trois ans après cette invention en 1895, il perfectionne son séchoir et met au point son premier séchoir électrique à pied qui crée une petite révolution dans la profession de coiffeur, mais aussi médicale. En 1897, l'Emerson Electric Company fabrique et commercialise ce séchoir électrique sur pied sous le nom de *The Emerson electric. Mfg. Co.*

En 1911, Gabriel Kazanjian dépose un brevet pour un premier séchoir, qui sera ultérieurement modifié jusqu'en 1920. Le modèle manuel est inventé en 1926 par un ingénieur de Calor, Léo Trouilhet. Il s'appelle alors la « *douche électrique à air chaud et froid* ». Dans les années 1950 et 1960, un ingénieur de Moulinex, Jean Mantelet, décide de changer la forme du sèche-cheveux en s'inspirant de celle d'une perceuse électrique. Le premier sèche-cheveux électrique est inventé par l'ingénieur principal des moteurs Bertrand dans les années 1950, il ne s'adresse alors qu'aux professionnels de la coiffure.



analyses  
cheveux  
et épiderme

méthode  
biosthétique  
marcel Contier



*Coiffure et Beauté*

DAMES ET MESSIEURS  
**Marcel VAUDET**  
1, rue Robert-de-Luzarches  
80-AMIENS - tél. 91.35.59  
R.C. 66 B 15

## Cacher ce poil ?



Dans l'Égypte antique, les hommes et les femmes s'épilent avec des pincettes à épiler, des pierres ponce, de la cire d'abeille ou à base de sucre. L'épilation intégrale des prêtres avant d'entrer dans les temples est signe de pureté. L'épilation pubienne est de mise pour les femmes de l'antiquité grecque classique, à Athènes notamment. Les femmes grecques assez riches pour cela font appel à des épilateurs. Trois méthodes d'épilation sont citées par les auteurs antiques : le brûlage des poils à la flamme d'une lampe à huile, le rasoir et les produits dépilatoires.

Les Romains s'épilent après les thermes, le plus souvent les jambes pour les hommes et l'épilation intégrale pour les femmes des classes aisées. Ils connaissent la pince à épiler dite *volsella*, et utilisent comme méthode l'arrachage par l'application de cire d'abeille ou d'épilatoires chimiques sous forme de pâtes dites *dropax* ou *psilothrum* à base de poix, d'huile, de résine de pin, de caustiques (chaux vives et sulfure d'arsenic). Des méthodes physiques étaient employées : « brûlage » à l'aide de coquilles de noix incandescentes, pierre ponce. Enfin, d'autres recettes relèvent du philtre magique (sang de chauve-souris, de poudre de vipère ou de graisse d'âne), plusieurs de ces recettes perdurant jusqu'au Moyen-Âge. Les traités médicaux latins de la fin de la période médiévale, de Heury de Mondeville, ou Guy de Chauliac, présentent plusieurs méthodes d'épilation qui trouvent leur origine dans le monde musulman chez des savants arabes, comme Rhazès et Avicenne notamment. Les personnes des classes aisées s'épilent également avec les méthodes romaines.

Après la Renaissance, en Occident, les poils pubiens sont associés aux

parties du corps désignées comme honteuses par l'Église. Concernant les pratiques médicales, longtemps le meilleur traitement des teignes du cuir chevelu est l'épilation en calotte ou de tous les cheveux, scientifiquement promue par épilation à la pince par le Dr Bazin à l'hôpital Saint-Louis de Paris en juillet 1852 après qu'il a observé la présence de champignons à la racine même du cheveu. On ne substitue ensuite à ce traitement les rayons X puis des médicaments moins dangereux.

En Occident, selon une étude américaine ayant porté sur l'épilation des aisselles et des jambes aux États-Unis depuis son apparition commerciale vers 1915, la mode de l'épilation des aisselles, du pubis et dernièrement du torse a pris récemment une grande vigueur, notamment sous l'effet de la publicité, à partir notamment de campagnes publicitaires entreprises de 1914 à 1945 aux États-Unis insistant sur l'aseptisation du corps et la lutte contre les fluides corporels et leurs odeurs. Une étude française de l'IFOP publiée en avril 2014 montre pour sa part la progression de l'épilation intégrale qui concerne aujourd'hui 14 % des Françaises. Une partie du milieu du sport et des sportifs, et l'univers du cinéma, de la photographie et de la bande dessinée ont largement valorisé la peau glabre, chez les femmes notamment, tendant à faire de l'épilation une injonction sociale normative non dite. L'épilation masculine des jambes puis du corps entier est en Occident un phénomène assez récent qui semble en développement depuis les années 1990, les hommes se contentant jusque-là d'adapter la pilosité de leur visage à la mode en taillant leur barbe et moustache, ou en se rasant plus ou moins totalement.

# POILS ET BARBE

## La barbe à papa

Le mot barbe provient du latin *barba* et désigne l'ensemble des poils qui recouvrent le menton, les joues, la mâchoire et le pourtour des lèvres supérieures et inférieures de l'homme. D'après les ethnologues, elle est à l'origine de la masculinité.

Au XII<sup>e</sup> siècle, Burchardus, abbé de l'abbaye de Bellevaux en Franche-Comté, rédige un traité sur les barbes. D'après ses écrits, le port de la barbe se destine aux frères en charge des travaux manuels et des finances du monastère. En revanche, elle est mal perçue chez les prêtres et les moines responsables des autres tâches.

Trois cents ans plus tard, la plupart des Européens sont rasés de près. De nombreux édits interdisent le port de la barbe, notamment en Angleterre, où le roi Henri VIII introduit une taxe à ce sujet. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, la barbe et la moustache reviennent à la mode à la cour italienne. Elles sont progressivement adoptées par l'aristocratie européenne. Le port de la barbe se diffuse également au sein du clergé catholique. Cependant, ces derniers doivent être titulaires d'une autorisation, en vertu du concile de Carthage qui interdit aux clercs de porter la barbe et les cheveux longs.

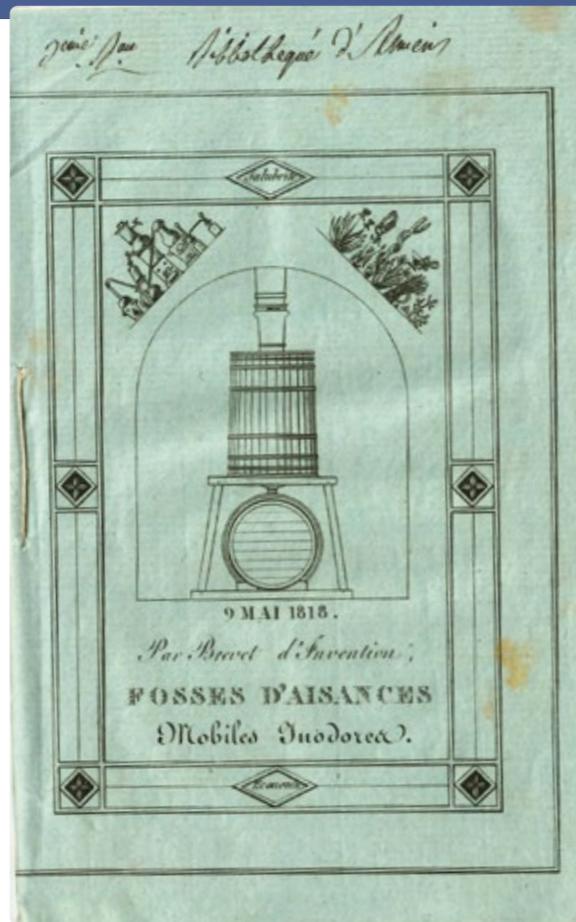
En 1521, François I<sup>er</sup> relance la mode des poils longs. À cette époque, elle est portée par les jeunes gens qui souhaitent se démarquer et montrer leur appartenance à certains milieux. En 1535, le roi interdit aux personnes n'étant pas à son service de conserver leur pilosité. Par la suite, les hommes se rasent de près afin de pouvoir porter des perruques, accessoires très à la mode au XVII<sup>e</sup> siècle. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les esprits créatifs se lâchent et les styles de barbes sont plus originaux les uns que les autres.

Dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la barbe est traditionnellement portée par les pionniers de la Légion étrangère. Souvent en première ligne lors des combats, ils avaient l'autorisation de la porter, au regard de leur faible espérance de vie. Ainsi, les survivants revenaient avec une pilosité relativement bien développée. Finalement, la barbe revient à la mode jusqu'à la Première Guerre mondiale. En 1907, après des mois de grèves et de contestations, les garçons de café et le personnel de maison obtiennent enfin l'autorisation de porter la moustache. Au contraire, les gendarmes sont eux obligés de porter la moustache jusqu'en 1933.

Synonyme de liberté, elle fait son grand retour dans les années 1960 et 1970, à travers les mouvements hippies. Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, elle se démocratise dans les milieux *hipsters*, favorisant le développement d'une économie unique, liée au soin et à l'entretien de la barbe au naturel.

Aujourd'hui, le port de la barbe ou de la moustache fait partie intégrante des sociétés occidentales. Elle peut être un symbole religieux ou le reflet d'une appartenance à une certaine catégorie socioprofessionnelle. Taille, rasage, colorations, la barbe évolue en fonction des modes, des styles, des saisons et permettent à tout un chacun de se singulariser et d'affirmer sa personnalité tout en laissant libre cours à sa créativité !





## Petite et grosse commissions

Le terme toilettes désigne un cabinet intime d'aisance destiné au moment de soulagement volontaire des déjections corporelles qui sont l'urine et les excréments. Les toilettes sont également appelées W.C. pour *Water Closet* en anglais, les sanitaires, les cabinets ou cabinet d'aisance.

## L'origine des toilettes

Les toilettes sont un élément indispensable lorsque plusieurs personnes se retrouvent au même endroit car il y a un besoin non négligeable d'évacuer les excréments. Ainsi l'histoire des toilettes remonte à l'origine de la civilisation.

Au Pakistan, des archéologues ont trouvé des vestiges de réseaux d'eau et de toilettes avec chasse d'eau datant du XXV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. En effet, des toilettes fonctionnant à l'eau et liées par des drains couverts de briques d'argiles cuites étaient présentes dans chaque maison de la ville d'Harappa. En Mésopotamie les archéologues ont également retrouvé des traces d'égouts en briques similaires et des tuyaux en terre cuite qui, sous la pression des fontaines, transportent l'eau.

Deux dieux sont dédiés aux aménagements sanitaires les plus connus de la Rome antique : Stercutius pour les lieux d'aisance et le fumier, et Crepitus pour le gaz. La déesse Cloacina est destinée à surveiller l'égout principal appelé *Cloaca Maxima*. Cet égout ne collecte que les eaux de pluie, c'est-à-

dire que les excréments étaient déversés dans la rue, ils s'accumulent dans un canal jusqu'à ce que la pluie nettoie les excréments sur la chaussée et se dirige dans l'égout. Cependant ce système s'arrête vers l'an 100 car il n'y a plus assez d'eau pour nettoyer les ruelles. À Rome, les pots de chambre vidés par les esclaves et les toilettes publiques sont réputés.

Dans l'actuel Sri Lanka, les moines bouddhistes utilisent des pots poreux pour filtrer l'urine et les excréments étaient utilisés pour faire de l'engrais. Cette réutilisation des excréments pour l'engrais est pratiquée à Londres jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle où se trouvent des fosses d'aisance publiques pour faire ses besoins.

## Le Moyen Âge

Dans la ville de Sanaa au Yémen, les toilettes se situent en haut des bâtiments dans des petites pièces. Les excréments tombent dans les fosses en bas du bâtiment et sont réutilisés comme engrais. En Inde, l'évacuation des déjections corporelles se fait dans la nature, à côté d'une rivière ou dans les bois. Les toilettes des châteaux débouchent souvent dans les rivières.

En Europe, les excréments provenant des édifices importants tombent dans le vide et s'évacuent par les canaux grâce aux eaux des douves. Cela se fait grâce à des latrines, c'est-à-dire des toilettes fonctionnant avec un trou recouvert d'une simple planche. Ce terme désigne un système de toilettes peu avancé. À Paris, le peuple dépose ses excréments sur la voirie dans le même lieu public que pour déposer les ordures ménagères. Les résidents

des habitations privées utilisent des pots de chambre. À Versailles, les courtisans font leurs besoins sur les balcons, derrière un rideau, une porte ou dans la cour sans s'en cacher.

En Angleterre des pots de chambre se situent au pied de la table et les gens peuvent l'utiliser pendant le repas, à la vue de tous. Des cabanes sont installées au-dessus des cours d'eau, ainsi les excréments sont directement évacués.

## L'époque moderne

À partir du XVI<sup>e</sup>, les nobles utilisent des chaises percées. Ce sont des chaises équipées d'un trou afin de faire ses besoins.

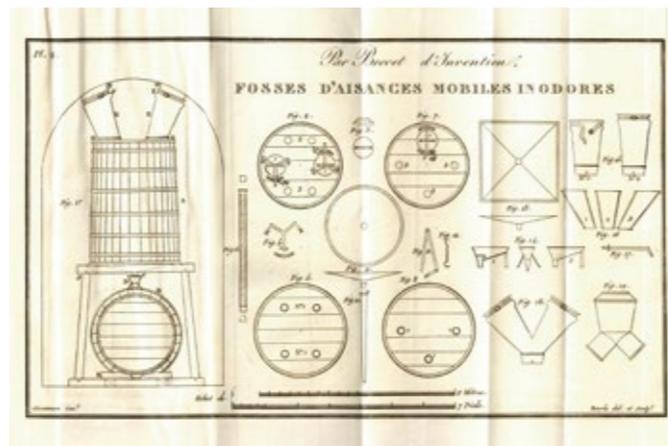
La création de la chasse d'eau se fait au XVI<sup>e</sup> quand les grandes villes interdisent de décharger de l'eau dans les canaux des rues. John Harington, en 1592, crée la première chasse d'eau dans sa maison. Cette chasse d'eau débouche sur une fosse d'aisance dans le jardin.

En France, la chasse d'eau apparaît en 1775, Alexander Cummings ajoute un tuyau courbé en forme de U qui empêche les odeurs de remonter. L'eau contenue dans ce tuyau est remplacée à chaque tirage de chasse d'eau. Avant 1840, la chasse d'eau moderne avec la cuvette n'est pas répandue.

## La création du tout-à-l'égout entre le XVI<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle

L'utilisation de l'eau des rivières par les usines et les maladies qui se répandent mènent à plusieurs lois qui obligent les maisons à avoir leur propre fosse. Rapidement, le tout-à-l'égout c'est-à-dire l'envoi immédiat des matières dans un cube suffisant d'eau de lavage, se développe.

En Angleterre, au XIX<sup>e</sup> siècle il y avait deux systèmes de toilettes : les toilettes à eau inventés par Thomas Crapper et les toilettes à terre inventés par Thomas Sziburne. Cependant, à la suite des études de Pasteur qui démontrent qu'il y a un lien entre l'hygiène et les maladies, les toilettes à terre sont un échec. De plus, une loi impose le tout-à-l'égout.



## Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle

Un hôtel à Boston est le premier à avoir proposé des toilettes en dehors du domicile en réunissant huit cabinets dans une salle commune. C'est l'invention des toilettes publics.

À Paris entre 1791 et 1869, des urinoirs publics voient le jour. Ce sont les premières vespasiennes. Des chalets dits *de nécessité* sont inventés, ce qui permet enfin aux femmes de se soulager dans un lieu autre que leur domicile. En 1818, reprenant un ouvrage du Docteur Géraud de 1786, un brevet d'invention est déposé par Monsieur Cazeneuve et compagnie pour établir des fosses d'aisance mobiles. En conseillant l'emploi d'un tonneau pour remplacer la fosse, on a alors en vue de prévenir les accidents, qui naissent de la vidange et d'empêcher aussi les infiltrations qui corrompent fréquemment les eaux destinées aux usages domestiques. Les hygiénistes Payen et Dalmont perfectionnent la fosse mobile en 1835 grâce à un système permettant de séparer les matières solides des matières liquides se déversant dans des tonneaux différents et facilitant ainsi le dur labeur des vidangeurs qui ne sont plus en contact avec les excréments. Les ingénieurs de l'époque mettent en place un réseau d'égouts dans les galeries souterraines de Paris pour que les latrines y soient directement reliées. Ce système devient obligatoire à partir de 1856. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le baron Haussmann instaure l'évacuation des fosses de latrines par inondation : c'est la *révolution de l'eau* qui donne place au système de chasse d'eau avec la modernisation des canalisations.

Dès 1899, la marque Villeroy & Boch crée la céramique sanitaire, qui commence peu à peu à se démocratiser et à s'installer dans les habitations. Mais le déploiement de l'espace sanitaire demeure très lent et encore très loin des possibilités esthétiques actuelles. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les

toilettes étaient encore un lieu sombre et lugubre, pouvant être dehors, au fond du jardin, sans ornement ni artifice.

Les années 1960, au cœur des Trente Glorieuses, marquent un tournant important : les ménages s'équipent comme jamais avec l'envie pour beaucoup de foyers de se doter de son propre lieu d'aisance. C'est ainsi que la pièce WC prend sa place dans l'aménagement intérieur.

## Un abattant de toilette ou une lunette WC pour quoi faire ?

De toute évidence, la céramique est très efficace pour sa fonction de cuvette WC, mais elle demeure particulièrement inconfortable et froide et l'abattant posé dessus améliore incontestablement ce désagrément.

L'abattant pour WC a également une fonction hygiénique car, grâce à son couvercle, il permet d'éviter les éclaboussures et le risque de transmission de bactéries au moment de tirer la chasse d'eau. Il est donc fortement recommandé de fermer le couvercle sur la lunette.

Si certains WC ne sont équipés que de lunettes simples sans couvercle, c'est par souci économique, contestable d'un point de vue hygiénique mais couramment pratiqué.

Outre ces questions de confort et d'hygiène, l'abattant de toilette permet aussi d'apporter une touche décorative à la pièce WC.

En 1857, Joseph Gayetty a commercialisé le premier paquet de papier toilette. Le papier toilette en forme de rouleau est apparu vers 1907.

# BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Socha, Piotr, *C'est sale ! : la grande histoire de l'hygiène*, la Martinière jeunesse, 2022
- Muchembled, Robert, *La civilisation des odeurs : XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle*, Les Belles Lettres, 2017
- Corbin, Alain, *Le miasme et la jonquille : L'odorat et l'imaginaire social XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Flammarion, 2016
- Vigarello, Georges, *Le Propre et le sale : l'Hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Seuil, 2013
- Guerrand, Roger-Henri, *Les Lieux : Histoire des commodités*, La découverte éd., 2009
- Albert, Sophie, *Laver, monder, blanchir : Discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*, Presses Université Paris-Sorbonne, 2006
- Delaunay, Quynh, *Histoire de la machine à laver : un objet technique dans la société française*, Presses universitaires de Rennes, 1994
- Foulon-Lefranc, *La Femme au foyer : la femme dans la famille, économie domestique, enseignement ménager et hygiène, le jardin et la basse-cour, puériculture, éducation, savoir-vivre*, Éditions École et collège, 1941
- Chancrin, E., *Larousse ménager : Dictionnaire illustré de la vie domestique*, Larousse, 1926
- I.-P.-F. (Médecin), *Un mot d'hygiène à propos des écoles*, Faux Vion, 1848
- Raison, Horace, *Code la toilette : manuel complet d'élégance et d'hygiène, contenant les lois, règles, applications et exemples, de l'art de soigner sa personne, et de s'habiller avec goût et méthode par l'auteur du code civil*, J. P. Roret, 1828
- Marteau, Pierre-Antoine, *Traité théorique et pratique des bains d'eau simple et d'eau de mer, avec un mémoire sur la douche*, Veuve Godart, 1770
- Lalanne, J-B, *L'Éducation ménagère à l'école primaire : Économie domestique, cuisine, hygiène et maladies, savoir-vivre, toilette et goût, éducation familiale, comptabilité et lectures*, Bibliothèque d'éducation, s.d. Picard, Alcide, Notions d'hygiène pratique à l'école primaire, Bonnet, s.d.

Commissariat d'exposition et rédaction du catalogue : Élise Bourgeois,

Florence Charpentier et Xavier Daugy

Montage : Stéphane Crépin, Christine David et Romain Lapostolle

Conception graphique : Com. CD80

Impression : imprimerie CD80

Les Archives de la Somme remercient les institutions et particuliers ayant

prêté des documents : le Musée de Picardie, Marc Betrancourt, Jacques

Fouré, Inès Guérin, Annick Goulm, Pascal Martens, Christèle Mordacque-

Rouchaléou, Corinne Warnery-Daugy.

Crédits photos : Archives départementales de la Somme, Wikimedia

Commons, Bibliothèque nationale de France.



# Archives départementales de la Somme

61 rue Saint-Fuscien  
80000 AMIENS

03 60 03 49 50  
archives.somme.fr



ISBN 978-2-86080-035-8

Septembre 2023